cln FRC 2076

CONSEILS

D'UN PHILOSOPHE

AUX

SOUVERAINS.

En toute chose il faut considérer la fin.
LA FONTAINE.

1791.

cf M&W 4048

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CONSEILS
D'UN PHILOSOPHE
AUX SOUVERAINS.

En toute chose il faut considérer la fin.
LA FONTAINE.

PRINCES,

IL faut vous parler sans déguisement, non le langage insolent des Brissot, mais celui de la raison, calme qui s'élève également au-dessus des flatteries & des injures ; celui de l'humanité

qui ne sera plus désormais confiné aux productions théâtrales & aux romans de philosophie. Raisonnons donc ensemble; car, dans ce siècle de nouveautés, on raisonne même avec LES ROIS.

Le Peuple François donne aux vôtres un grand exemple. Il doit vous être salutaire ou funeste. Choisissez. N'espérez pas conjurer son influence par des prohibitions, des persécutions, des manifestes, pas même par des armées formidables. L'esprit frénétique de la liberté est, pour ainsi dire, une religion nouvelle : l'intolérance rendroit sa propagation plus rapide & plus terrible. Laissez cette inondation, effrayante par sa masse, développer largement ses ondes menaçantes : Vous pourrez la convertir en un fleuve vaste, mais bienfaisant, dont le cours paisible fertilisera vos états ; &, plus heureux que nous, vous y pourrez voir le bonheur & la paix former le cortège de la liberté. Vos digues impuissantes en feroient un torrent dont le passage ne seroit marqué que par des ravages, & qui renverseroit bientôt vos trônes dont des mains audacieuses ont mis à nud les frêles fondemens.

On veut nous effrayer de vos négociations, de vos préparatifs militaires. Mais l'hyver ap-

proche : c'est la saison du sommeil pour les passions ardentes. Il sera pour vos projets ce qu'est la nuit pour les idées peu réfléchies, conçues pendant le jour. Il vous *portera conseil.*

On nous parle d'un congrès où vous devez discuter la Constitution françoise, y proposer des modifications ; c'est-à-dire, mettant de côté les arguties du langage diplomatique, *nous dicter des lois.* Mais à quel titre, je vous prie : Oubliez-vous que, même suivant les principes Machiavéliques, il n'y a que le succès qui justifie les tentatives hardies. Vos représentations seront repoussées avec dérision, si elles ne paroissent pas escortées du développement de votre puissance. Voilà ce que vous a dit recemment un *Publiciste françois*, mais dans des intentions bien différentes des miennes. Il ne veut vous détourner des sentiers tortueux de la négociation, que pour vous précipiter brusquement dans l'arêne des combats.

Il vous exagère le nombre des mécontens. Oui, sans doute, il en est dans toutes les classes. Ceux-ci regrettent leurs places, leurs titres, leurs pensions : ceux-là, le rang distingué que leur ordre défunt occupoit dans la société. Dans les campagnes, les uns se plaignent de leurs denrées

sans débit, les autres de l'absence des riches propriétaires qui les faisoient vivre. Dans les villes, les uns gémissent sur leurs ateliers déserts; les autres, sur leurs comptoirs surchargés de papiers en discrédit. Beaucoup de bonnes ames enfin pleurent aux pieds de leurs autels profanés par le schisme: mais ne vous y trompez pas; il n'est pas de point de réunion entre ces diverses classes de mécontens. La vanité et l'irréligion insultent aux lamentations des nobles, des parlementaires et des devots. Tels maudissent, & les assignats & la stagnation du commerce &c., dont on réveille la haine *civique* & le courage *patriotique*, en leur nommant seulement les *ennemis de la constitution*. Ceux-ci plaignent les prêtres dépouillés, mais sourient aux mortifications de la noblesse; ceux-là avouent que les gentils-hommes ont été traités avec trop de sévérité, mais s'en consolent par l'anéantissement des parlemens. La plupart, endoctrinés par leurs séducteurs, se représentent la machine immense et compliquée qu'on nomme *constitution* comme un tout indivisible dont on ne pourroit ôter ou déplacer un ressort, sans la condamner à l'immobilité ou à la dissolution; et en faveur de la majesté de l'ensemble, ils font grace à des défectuosités de détail. Ils veulent bien les

avouer à leurs amis, mais c'est un crime à leurs yeux de les faire remarquer pour peu qu'on leur soit suspect. Observez encore, Souverains de l'Europe, que le nombre des mécontens qui voudroient voir renverser la constitution (fut-il aussi grand que les déclamateurs de ce parti cherchent à le faire croire), ne devroit pas vous rassurer sur le succès d'une invasion. Ils ne sont armés ni de pouvoirs, ni de bayonnettes. La méfiance les surveille, le code sacré d'une main & le glaive de l'autre. La persécution est en sentinelle à leur porte: la terreur les enchaîne, & leur immobilité seule répond de leur salut. Vainement vous feriez-vous précéder de paroles de paix, d'assurances que les vrais intérêts du peuple échapperoient à une contre-révolution,

ILS NE VOUS CROIRONT PAS.

Des millions de voix, des millions de plumes seront employées à vous rendre suspects. Dans les salles des corps administratifs, sur les places d'armes, dans les clubs, par-tout retentira le fameux *timeo Danaos*. Ces mots magiques de *despotisme* & *d'aristocratie* qu'on ne peut prononcer sans retracer l'image effrayante de la Bastille & de la gabelle; ces mots suffiront pour rallier à la grande cause nationale la très-grande

partie de ceux qui se plaignent: & ces autres mots, non moins puissans, de *liberté*, *d'égalité*, si chers à ceux qui ne les entendent pas ou les entendent mal, si précieux pour la licence et pour l'orgueil, seront toujours employés avec succès pour rattacher à la bannière *tricolor* la presque totalité de la nation.

Quelque formidable que puisse donc être votre ligue, Souverains de l'Europe, de quelques spécieux prétexte que vous vouliez colorer ses entreprises, attendez-vous à des oppositions presque unanimes: & croyez-vous qu'on puisse attaquer avec succès une très-grande nation qui obéit à des motifs si puissans, tous chimériques qu'ils peuvent vous paroître; qui combat sur son propre terrain; à qui son fanatisme, échauffé par tant d'éloquens déclamateurs, ne fera voir, dans ses prétendus liberateurs, que des *hordes de brigands* & *de vils satellites de la tyrannie*

Renoncez donc au vain espoir de nous dompter par la force, & puisque nous sommes inaccessibles à toutes les modifications que ne nous dicteront pas la réflexion et l'expérience, bornez-vous à être témoins attentifs, mais impassibles, du grand spectacle que nous donnons à l'Europe.

Si nous vous en pressons, c'est au nom de l'humanité, c'est au nom de votre propre intérêt & pour celui de vos peuples. Dans ce siècle de lumières, il est quelques-uns de vous pour qui ces mots sont synonimes. Sans doute ce double motif doit vous faire craindre le progrès de ces principes que nous avons proclamé à la face de l'univers, de ces principes si sublimes dans la théorie, si dangereux dans la pratique. Laissez-nous faire à nous seuls la funeste expérience de leur application. Voyez l'infortuné comtat, voyez l'indiscipline de nos armées, l'impuissance des autorités légales, voyez sur-tout l'affreuse combustion qui menace nos îles. N'est-ce pas assez pour vous rassurer & vous venger ! Pourquoi, lorsque l'incendie embrase tout l'édifice, depuis le faîte jusqu'aux fondemens, vous précipiteriez-vous au milieu des flammes? Est-ce pour en arracher quelques brandons et les lancer sur l'amas de matières combustibles qui vous entourent ? Pourquoi, en me servant d'une expression qui, je le sais, a été employée par la prudence dans plus d'un de vos cabinets, pourquoi *faire la guerre à la peste*? Et si notre position vous paroît si désespérée, soit que vous compatissiez à notre sort, soit qu'une longue animosité veuille enfin s'assouvir en aiguisant les

armes dont nous nous entre-déchirons; laissez-nous le soin de nous guérir nous-mêmes ou de consommer notre perte. Dans le premier cas, croyez que des mains étrangères, en touchant à nos blessures, ne feroient que les envenimer: dans le second, livrez-nous à notre anarchie; c'est une ennemie plus terrible que toutes vos légions réunies.

Mais vous craignez la contagion de l'exemple. Vous voyez que déja tous les pays qui nous avoisinent en sont infectés: vous tremblez qu'elle ne corrode tous les liens de la société, qu'elle n'ébranle toutes les autorités, mêmes les plus légitimes; qu'elle ne brise tous les jougs, même les plus légers. Ah! ce n'est pas avec des armées qu'on repousse un pareil fléau: c'est par la prudence seule que vous pouvez le conjurer. Il circule avec les écrits dont nous inondons l'Europe. En vain vous les prohibez: ils se glissent furtivement à travers les barrières impuissantes que vous leur opposez, chez tous ceux dont ces prohibitions irritent la curiosité. Plus leur lecture est entourée de dangers, & plus ils sont dévorés avec avidité & plus leur impression est profonde. Croyez-moi, au lieu de les proscrire, laissez-les lire & faites les réfuter. Si

notre fanatisme vous envoie le poison, notre exemple peut vous fournir l'antidote. C'est chez vous-mêmes que vous pouvez puiser les plus forts argumens contre notre doctrine. Peignez-en les effets, même sous des couleurs exagérées. Si l'on est séduit par les vérités éternelles que nous avons peut-être proclamées avec trop d'éclat, on sera effrayé par le tableau des maux dont, malgré nous, elles ont été la source. Les funestes réalités de l'exécution pourront mettre en garde contre les illusions de la théorie. Gardez votre sévérité tout au plus pour ces cerveaux exaltés qui, mettant en pratique les maximes et jusqu'au langage de cette intolérance qu'on croyoit anéantie sous les coups redoublés de la philosophie, veulent *forcer* les autres peuples à être libres & heureux à leur manière, & qui semblent avoir adopté cette devise du fanatisme romain; *hors la constitution Françoise point de salut.* Ces missionnaires qui, sous le vain prétexte d'éclairer l'univers sur les *droits de l'homme*, portent le trouble & le désordre dans tous les états, n'ont droit à aucun ménagement. Leur doctrine n'est pas celle des vrais *amis de la constitution*: elle est désavouée par cette philosophie tolérante & douce qui, depuis *Socrate* jusqu'à *Fénélon*, ne

permet d'autre proseletisme que celui de la persuasion.

Vous armeriez-vous par un mouvement de compassion pour les victimes qu'on a été forcé d'immoler. Ah ! méfiez-vous de ce sentiment quelqu'honnête qu'il paroisse. Dabord on n'y verroit qu'un masque dont le despotisme chercheroit à se couvrir, & d'ailleurs, vous ne sauveriez pas ceux dont vous épouseriez la cause. Les biens du clergé sont aliénés sans retour. Presque toute la nation se trouve directement ou indirectement intéressée à la stabilité de cette mesure. Un des moyens les plus sûrs pour rallier la foule même des mécontens, ce seroit de laisser soupçonner que son renversement entreroit dans vos projets. Cette fougue anti-cléricale une fois passée, on pourra songer à améliorer le sort des prêtres, & sur-tout celui des prélats qu'on a peut-être traités trop mesquinement. On cessera de persécuter ceux que leur conscience ou des passions secrettes ont empêchés d'acquiescer à la constitution. Pour cela il ne sera pas nécessaire de faire de nouvelles lois. Il suffira de faire exécuter celles qui existent. Attendez tout de la justice, de la raison, de l'expérience, de la bonté naturelle à l'homme; mais n'attendez de la violence que de

nouveaux scandales, que de nouveaux abus de la force.

Espériez-vous provoquer la résurrection des parlemens ? Elle pourroit, tout-au-plus, être l'ouvrage lent du temps. On sentira peut-être bientôt qu'il faut à la France des tribunaux supérieurs, imposans par la quantité de leurs membres, par l'étendue de leur autorité et de leurs ressorts. Mais ces parlemens, avec leurs charges vénales, avec leurs prérogatives, avec leur *veto absolu*, ils ont disparu pour jamais du sol de la France.

Enfin l'anéantissement des nobles exciteroit-il votre intérêt ? Peut-être justifieroit-il, plus que tout autre motif, vos entreprises ; si on en excepte quelques-uns dont l'arrogance révoltoit ceux même qu'on a forcés de faire cause commune avec eux, quelques autres qui s'étoient arrogés le monopole de toutes les faveurs de la cour, ils sont les plus innocens de ceux qu'on a sacrifiés. Leur mortification peut offrir un aliment à la vanité de leurs persécuteurs, mais n'ajoute rien au bonheur de ce *peuple* dont le nom a prêté un voile hypocrite à l'animosité. C'est en leur faveur que l'opinion publique reviendra plus facilement ; vous les ser-

viriez mal en voulant précipiter sa marche, et en secondant leurs entreprises hostiles contre cette France, ingrate, injuste peut-être à leur égard, mais qui, après tout, est encore leur patrie. On est déja assez disposé à les plaindre. Voudriez-vous forcer leurs concitoyens à les détester et à les maudire? Voulez-vous souffler sur eux les tisons de la haine déja prêts à s'éteindre.

Renoncez donc, Souverains de l'Europe, aux projets quelconques qui occupent vos cabinets. La voie des négociations seroit inutile; celle des armes seroit funeste à nous tous, et peut-être à vous-même, et très-probablement elle seroit impuissante.

Sage Léopold, vous qui avez signalé votre avènement au trône Impérial en sacrifiant même votre gloire personnelle à la tranquillité de vos peuples, continuez de résister aux suggestions qui assiègent depuis un an votre modération. Cédez bien plutôt aux instances réitérées d'une sœur chérie dont les dangers seroient encore augmentés par les démonstrations de votre intérêt. Sa résignation et son courage lui ont déja rendu presque tous ses droits à notre amour, le peuple français s'est dénaturé quelques instans; mais abandonné à

son penchant, il passera bientôt des outrages à l'idolatrie.

Et vous, Immortelle Catherine, assez de lauriers ombragent votre trône. Craignez de fatiguer la renommée. Laissez reposer votre gloire. Vos trésors ont déja été trop prodigués à la destruction. Consacrez ce qui vous en reste à peupler est à défricher les vastes déserts de votre immense empire. La cause des dissidens Français et bien propre à tenter votre ambition. Opprimés comme ceux de Pologne, comme eux ils implorent vos secours magnanimes ; mais pésez la différence des circonstances des temps et des lieux. Il est beau de briguer des succès difficiles. Mais il est des tentatives au-dessus des plus grands courages.

Digne Héritier des Gustaves, renoncez au projet chimérique de venir étancher, sur les côtes de France ou sur ses frontières, votre soif de gloire. Vos Suédois, encore mal façonnés au joug que vous leur avez imposé, ne fouleroient peut-être pas, sans inconvéniens pour vous, cette terre de liberté. Politique habile, intrépide guerrier, joignez enfin à ces titres brillans, un titre plus doux, plus digne encore de votre cœur, celui de père de vos peuples.

Ne sacrifiez pas à une querelle qui leur est étrangère, leur sang et leurs trésors si faciles à épuiser, et songez que les métaux qui abondent dans votre empire ne sont pas les seuls nécessaires à la guerre.

J'ose aussi entreprendre de désarmer votre ressentiment, MONARQUE DES ESPAGNES; c'est assez que l'immense rempart des Pyrenées et l'immense Empire des prêtres mettent encore pour quelque-tems vos sujets à l'abri de la contagion qui menace tous les états : c'est assez de déployer pour la repousser toutes les précautions de la méfiance. L'attaquer directement ce seroit le plus sûr moyen d'en être infecté. N'oubliez pas que depuis long-tems les peuples de vos frontières appellent la liberté. Gardez-vous de les mettre en présence de ce monstre qui vous paroît si redoutable. Peut-être ses formes ne leur paroîtroient-elles pas si hideuses. Assez-tôt pour leur repos et pour le vôtre, ils se familiariseront avec ces grandes idées si séduisantes pour les peuples qui ont encore de l'énergie. Craignez d'avancer cette époque. Que si l'intérêt de votre maison semble vous conseiller des efforts, que l'état de votre armée et de vos finances vous déconseillent, croyez que

vous la servirez beaucoup mieux par la modération que par des efforts dont tout le fruit peut-être seroit de reveiller ces haines nationales que vos trois prédécesseurs sont à peine parvenus à assoupir.

Et vous, PRINCE humain et sensible, dont la tranquillité ne pouvoit être troublée que par la violente crise où se trouvent vos augustes gendres, que feriez-vous pour eux avec vos troupes, depuis si long-temps vouées à l'inaction et chez lesquelles se sont déja manifestées quelques dispositions à l'insubordination? Ah! continuez plutôt à jouir du calme qui jusqu'ici a fait votre bonheur, et des bénédictions de vos peuples, vous devez avoir sur nos princes égarés, au moins cet ascendant que donnent les bienfaits. Employez-le à les ramener à des sentimens plus modérés. Ouvrez leurs cœurs à la voix de la patrie qui les rappelle dans son sein. Ramenés par un généreux dévouement, ils y seroient encore reçus avec transport; et le triomphe qui accompagneroit leur rentrée n'auroit rien d'insultant pour eux. Les frères, les parens d'un monarque qu'il nous a trop coûté de cesser un instant de chérir, n'ont plus d'outrages à redouter. Qu'ils se hâtent de reparoître

dans le Royaume alarmé par leurs démonstrations hostiles, et malgré nos sévères décrets sur l'égalité, ils pourront encore recevoir des *hommages*. Peut-être y perdroient-ils leurs droits, s'ils ne cédoient qu'à la conviction tardive de leur impuissance.

Je ne parle pas de L'ANGLETERRE. Trop de motifs nous garantissent son inaction ; l'état de ses finances, la sagesse de son ministère, l'opinion d'une partie de son peuple; sa politique, son intérêt !

Quant à vous, SUCCESSEUR DU GRAND FRÉDÉRIC qui avez fait asseoir sur son trône ces vertus douces dont ses écrits seuls nous présentent l'image, plus turbulent tout-à-coup qu'il ne le fut jamais, penseriez-vous sérieusement à employer contre nous l'armée redoutable et une partie des trésors qu'il vous a laissés? Vos flatteurs peuvent rire de nos déclamations, sur *l'énergie* d'un grand peuple combattant pour sa liberté, de nos rodomontades sur nos *trois millions et demi* DE CITOYENS ARMÉS. Les gens sages chez nous mêmes, sentent tout le désavantage qu'auroit, dans d'autres circonstances, une foule indisciplinée contre l'élite des troupes de l'Europe ; mais ces troupes dépaysées, entourées

de tous les moyens de séductions, retrouveroient-elles en Lorraine et en Champagne les plaines de Rossbach et de Lissa ! Ah FRÉDÉRIC GUILLAUME, c'est bien assez *d'une* contre-révolution pour votre règne. Craignez de voir flétrir sur les rives de la Marne et de la seine, des lauriers si facilement cueillis sur les bords du Zuiderzee.

Et vous enfin, PRINCES DE L'EMPIRE, qui croyez avoir personnellement à vous plaindre de nous, nous ne serons pas assez peu généreux pour puiser dans votre foiblesse des argumens contre les projets qu'on vous prête. Pour y renoncer, ne consultez que la carte, l'histoire de Louis XIV, & les intérêts de vos petits états. Nous sommes si bien placés pour vous rendre, au centuple, le peu de mal que vous essayeriez de nous faire ! Et quand il y auroit parmi vous plus d'un *Bernard-Van-Galen*, que feroient-ils contre un peuple dont vous auriez excité la rage, & qui combattroit pour & sur ses propres foyers ? Ah ! renouez bien plutôt le fil des négociations que quelques uns de vous ont déja entamées & que nous sommes disposés à suivre. Quand vos réclamations seroient aussi justes qu'elles vous le paroissent, croyez-vous que les

puissances de l'Europe s'armeront pour le *seul* motif de les soutenir ?

Sera-t-il encore tems d'adresser aussi notre voix à ces émigrans forcenés qui voudroient associer toute l'Europe à leurs sanglans desseins ? S'ils étoient sourds à la voix de la Patrie, qu'ils ne le soient pas du moins à celle de leurs épouses, de leurs filles, de leurs mères qui frémissent sur les dangers qu'ils vont courir, & qui tremblent pour elles-mêmes des contre-coups qu'auroit cette entreprise du désespoir. S'il s'agissoit d'exposer leurs jours contre des ennemis étrangers, ce seroit un devoir pour eux de s'endurcir contre ces gémissemens de la foiblesse : mais c'est leur propre patrie qui doit être le théâtre de leurs funestes exploits. C'est sous les yeux de ces êtres chéris que va couler peut-être le sang qu'ils voudroient verser. Eh ! MES CONCITOYENS, MES FRÈRES, ces titres, ces prérogatives qu'on vous a (je le veux), si injustement, si inutilement enlevés, compenseroient-ils, à vos yeux, tous les malheurs dont vous allez peut être donner le signal ? Il est un moyen bien plus facile, &, j'ose dire, bien plus glorieux de les reconquérir. Revenez parmi nous. Votre généreuse résignation aura bientôt désarmé cette animosité

passagère qu'une plus longue résistance ne feroit qu'aigrir & prolonger ; & l'opinion, plus forte que tous les décrets, vous aura bientôt remis à votre place. Que dis-je ? vous y êtes encore. Vous aviez déja renoncé à ces privilèges pécuniaires qui étoient presque la seule marque caractéristique de la noblesse. Vous ne regretterez pas, sans doute, ces foibles débris de la servitude féodale, qui, en humiliant une grande partie de la nation, faisoient si peu pour le bonheur du reste. Vous rougiriez sans doute de tenir compte de ces frivoles distinctions, vains alimens d'une puérile vanité. Eh bien ! que vous a-t-on donc enlevé de si précieux ? vos noms ne vous restent-ils pas ? Qui vous empêche de caresser encore ces parchemins qu'on a voulu ridiculiser & qui étoient pour un grand nombre de vous le catéchisme de l'honneur ? Vous pourrez continuer à jouir de cette heureuse chimère, & votre opposition même servira à constater à jamais que vous étiez de cette classe privilegiée qu'on a sacrifiée à un vain système de perfection. Si l'assemblée nationale vous a *outragés*, la notoriété publique vous vengera. Voilà le généalogiste impérissable dont aucune législature ne suspendra les fonctions.

624

Vous faut-il encore un motif de consolation ? Observez que dans ce nivellement universel, enfanté bien plus par la vanité que par la philosophie, un reste de bienséance a fait obtenir quelques exceptions. Non-seulement, dans ce royaume de citoyens *tous égaux*, il y a un premier & un second ; mais encore la loi a marqué plusieurs places immédiatement au-dessous d'eux. Eh bien ! distribuez-vous par rang de taille (si j'ose m'exprimer ainsi) dans le prolongement de cette ligne dont plusieurs points sont déjà indiqués ; & , pour me servir du langage de la tactique moderne, si familier à la plupart d'entre vous, on vous a fait changer de position, mais sur le terrain de vos manœuvres on a laissé des *points de vue* qui indiquent l'intention du général. *Formez-vous* & *alignez-vous* dans cette direction. La vanité pourra encore trouver son compte à ce nouvel ordre de bataille, l'humanité n'aura pas à en gémir.

Paris, ce 21 Novembre 1791.